

La psychanalyse à la croisée des chemins

La psychanalyse est aujourd'hui à la croisée des chemins. Tel Hercule devant choisir entre le chemin qui part à droite, agréable, rectiligne et plat, ombragé et gracieux, mais au bout duquel se trouve le vice, et le chemin de gauche, sinueux et escarpé, pénible par endroits, mais dont l'issue est la vertu¹, elle est sommée de trancher : va-t-elle s'arc-bouter sur ses contenus, son savoir-faire, ses routines, se drapant dans le voile d'incompréhension dont elle fait l'objet, du fait de la subtilité de sa théorie et de la réelle difficulté de sa matière – l'inconscient –, certaine que les mêmes qui la méprisent, la détestent, la suspectent ou simplement l'ignorent finiront par avoir recours à elle, un-e par un-e, en secret, dans le silence des cabinets, ou bien va-t-elle s'ouvrir aux grands vents de la place publique, accepter d'entendre les remises en question qui lui sont adressées, les prendre finalement *au sérieux*, c'est-à-dire leur donner un écho dans sa propre théorie et dans sa propre

1. La figure d'« Hercule à la croisée des chemins » est un topos de la littérature morale, notamment de la Renaissance et de l'âge baroque, illustré dans un nombre considérable de peintures et de gravures (voir notamment Erwin Panofsky, *Hercule à la croisée des chemins*, Paris, Flammarion, 1999). Hercule doit choisir entre deux femmes, représentant l'une le plaisir et l'autre la vertu, la première agréable mais vicieuse, la seconde ingrate mais bénéfique. Ce n'est pas sans bonne humeur que nous retournerons cette figuration caractéristiquement machiste du choix humain en mettant Lacan du côté de la femme lubrique et Solanas du côté de la vertu qui se mérite.

pratique, en profiter pour se réexaminer elle-même, recommencer son histoire, relancer sa propre découverte ? Ce livre a tranché : ça sera la voie de l'effort, la voie de gauche.

La situation contemporaine de la psychanalyse dans le monde commun est étrange, presque spectrale. Longtemps elle fut au cœur de la culture, en prise directe avec les processus les plus vivants et les plus intenses qui la traversaient. Elle était identifiée à la modernité, aussi bien d'un point de vue théorique – elle participait à cette grande conquête d'un savoir sur nous-mêmes que promettaient les sciences humaines – que d'un point de vue éthico-politique – elle semblait accompagner la transformation des sociétés victorienne vers d'autres régulations de la sexualité, des sexes, des genres, des corps, mais aussi de la place de la folie et même de la renégociation du partage entre la civilisation et la sauvagerie dans la phase ultime de la colonisation. Elle était du côté du nouveau, de l'inquiétant, de l'enthousiasmant, de la promesse, promesse d'un surcroît de vérité, de liberté, d'intensité, de rage et de courage. L'inconscient était cette part d'ombre à laquelle on ne pouvait faire droit de cité sans troubler profondément tout l'ordre social ou culturel. Elle était révolutionnaire.

Étrange révolution cependant, portée par un sage médecin viennois, qui recevait dans son cabinet lambrissé des curieux du monde entier et qui, calmement, le soir venu, rédigeait ses articles et ses livres dans une prose sereine et prudente. En guise de révolution, il se revendiquait moins de Robespierre que de Copernic. On a pu interpréter cette prudence freudienne comme une forme de conservatisme. Peut-être. Mais on peut aussi l'interpréter comme un surcroît d'indiscipline : l'inconscient était rétif non pas seulement à l'ordre victorien ou habsbourgeois, mais à tout ordre (social, politique, culturel et même scientifique) que ce soit, fût-il révolutionnaire. L'inconscient était ingouvernable². La psychanalyse était irrécupérable.

2. Sur cette lecture de Freud à partir de la catégorie de l'ingouvernabilité de l'inconscient, voir Silvia Lippi, *Freud. La passione dell'ingovernabile*, Milan, Feltrinelli, 2018.

C'est peut-être cette position radicalement indomptable, assumée jusqu'au bout par Freud, et précisément par sa modération elle-même, qui explique en partie la difficulté que la psychanalyse a eue à tenir sa relation intime avec les transformations des modalités aussi bien théoriques que pratiques de la critique qui sont advenues dans le dernier tiers du xx^e siècle. En effet, quelque chose alors semble s'être produit, qui a isolé de plus en plus la psychanalyse à la fois des grandes innovations théoriques et des nouvelles figures de la transformation sociale qui lui étaient contemporaines. Après l'effervescence des années 1970, et notamment, en France, le grand moment lacanien, la psychanalyse donne l'impression d'être devenue indifférente, souvent même franchement hostile, à ce qui se faisait de plus vif aussi bien du côté des sciences humaines, de la philosophie, des arts, que du côté des mouvements politiques et sociaux. Pendant que les études féministes, les études post-coloniales, les *gay and lesbian studies* s'inspiraient largement de la théorie psychanalytique, notamment de Lacan, pour se construire³, les héritiers et les héritières de ce dernier s'enfermaient dans un inlassable commentaire du maître et restaient sourd·es à ces usages. Judith Butler mobilisait Lacan, quand les lacaniens stigmatisaient une mythique « théorie du genre » en s'associant aux secteurs les

3. Nous faisons ici allusion, pour les études féministes, notamment à Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1977, et à Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte, 2006, mais aussi à Juliet Mitchell, *Psychanalyse et Féminisme*, Paris, Éditions des femmes-Antoinette Fouque, 1974, et de manière plus polémique à Carla Lonzi, *Crachons sur Hegel. Une révolte féministe*, Paris, Eterotopia, 2017, et à Gayle Rubin, *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe*, Paris, Epel, 2010 ; pour les études gays et lesbiennes, on peut penser (entre tant d'autres) à Leo Bersani, *Homos. Repenser l'identité*, Paris, Odile Jacob, 1998, et à Monique Wittig, *La Pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018 ; et, pour les études postcoloniales, on peut évoquer les usages que Homi K. Bhabha ne cesse de faire de Freud et de Lacan dans son livre culte pour ce champ, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot, 2007. Bien sûr, ce ne sont là que quelques repères : la bibliographie complète serait immense.

plus réactionnaires des sociétés contemporaines : une famille, c'est un enfant, un papa, une maman (et sans doute aussi un psychanalyste)⁴.

Pas tous, nous objectera-t-on. Certes, pas tou·tes – *évidemment*. Une partie non négligeable des psychanalystes, y compris lacaniens, accusèrent réception – et même traduisirent et publièrent certains de ces textes⁵. De fait, ce livre s'inscrit dans un ensemble de recherches actuelles qui tentent de se mettre à l'écoute d'enseignements que ces textes – mais aussi ces vies, individuelles et collectives –, ces mouvements et ces expériences, par leur caractère « rebelle », peuvent apporter à une psychanalyse qui les prendrait au sérieux⁶. Précisons ce que nous entendons par là. Pour prendre

4. Pour les plus jeunes parmi nous, il faut peut-être rappeler que le slogan « Un papa, une maman » était celui de La Manif pour tous, qui s'opposait à l'ouverture du mariage aux couples de personnes de même sexe, ainsi qu'à la « PMA pour toutes » et aux autres mesures d'égalité des sexualités et de luttes contre les discriminations. Pour une illustration de ces voix plus ou moins influentes du champ psychanalytique qui se sont associées à ces discours de réaction conservatrice sous une forme plus ou moins grossière, à une occasion ou à une autre, on pourra citer les plus connues : Michel Schneider, *Big Mother. Psychopathologie de la vie politique*, Paris, Odile Jacob, 2002 ; Charles Melman, *L'Homme sans gravité. Jouir à tout prix*, Toulouse, Érès Poche, 2005 ; Jean-Pierre Winter, *Homoparenté*, Paris, Albin Michel, 2010 ; Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite* (suivi de *Malaise dans la subjectivation*), Toulouse, Érès Poche, 2012.

5. On peut penser ici au travail réalisé au sein de l'École lacanienne de psychanalyse et autour de Jean Allouch, en particulier à leur collection « Les grands classiques de l'érotologie moderne ».

6. Pour citer au plus près de nous un certain nombre de livres récents ayant eu un écho et qui nous semblent animés par cette interpellation, mentionnons : Vincent Bourseul, *Le Sexe réinventé par le genre*, Paris, Érès, 2016 ; Lionel Le Corre, *L'Homosexualité de Freud*, Paris, PUF, 2017 ; Thamy Ayouch, *Psychanalyse et hybridité. Genre, colonialité, subjectivations*, Louvain, Louven University Press, 2018 ; Fabrice Bourlez, *Queer psychanalyse. Clinique mineure et déconstruction du genre*, Paris, Herman, 2018 ; Stéphane Habib, *Faire avec l'impossible. Pour une relance du politique*, Paris, Agora Poche, 2020 ; Livio Boni et Sophie Mendelsohn, *La Vie psychique du racisme, 1. L'empire du démenti*, Paris, La Découverte, 2021 ; Florent Gabarron-Garcia, *Histoire*

au sérieux, il ne suffit pas de se montrer aimable, compréhensif, tolérant ou même curieux : il faut revenir aux fondamentaux de notre pratique pour examiner s'ils n'ont pas besoin d'être, sur tel ou tel point, remis en chantier – non pas cependant pour adapter la psychanalyse à une certaine norme de bienséance intellectuelle, mais pour donner à notre pratique un tranchant encore plus vif, la rapprocher de ce qu'elle *peut*, recommencer le geste freudien, qui n'a jamais eu qu'une ambition : faire quelque chose de cette dimension de l'inconscient qui paraît faite pour être négligée. C'est exactement ce que ce livre tentera de faire, espérant ainsi non pas clore la question, mais éveiller des vocations : il faut recommencer la psychanalyse.

L'époque y est favorable. Nous sommes à un moment où de nouveau quelque chose de la psychanalyse semble rencontrer une curiosité, le pressentiment d'un intérêt, d'une force alliée qu'on aurait trop longtemps négligée, comme une vieille cousine qui aurait été toujours présente aux dîners de famille, à qui on n'aurait prêté aucune attention et dont on se rendrait compte soudain qu'elle a bien des choses à nous dire⁷... On revient de loin. Lors de ces deux ou trois dernières décennies, non seulement la psychanalyse a fait l'objet de campagnes de dénigrement très organisées, de la part de la psychiatrie médicamenteuse, des neurosciences, de psychothérapies alternatives (comportementalistes ou autres), et même de formes grossières de populisme théorique

populaire de la psychanalyse, Paris, La Fabrique, 2021 ; Laurie Laufer, *Vers une psychanalyse émancipée. Renouer avec la subversion*, Paris, La Découverte, 2022 ; Vladimir Safatle, *Le Circuit des affects. Corps politiques, détresse et la fin de l'individu*, Paris, Le Bord de l'eau, 2022. En langue anglaise, la littérature serait bien plus vaste. Ne mentionnons que le livre récemment traduit de Patricia Gherovici, *Transgenre. Lacan et la différence des sexes*, Paris, Stilus, 2021.

7. On peut aussi évoquer ici un certain nombre de travaux récents qui indiquent que le temps de l'isolement de la psychanalyse est peut-être en train de se clore, notamment le livre d'Hervé Mazurel, *L'Inconscient ou l'oubli de l'histoire. Profondeurs et métamorphoses de la vie affective*, Paris, La Découverte, 2021.

(dans le genre de celui de Michel Onfray), mais aussi, et de manière plus embêtante, elle a comme disparu de la carte mentale d'une bonne partie des actrices et acteurs du monde intellectuel et académique⁸, quand elle n'est pas devenue la bête noire de certaines des personnalités intellectuelles les plus intéressantes et les plus créatives de notre temps⁹. De plus, à force d'être représentée dans l'espace public par des voix hostiles aux nouveaux mouvements sociaux, elle a été l'objet d'interpellations de plus en plus exaspérées de la part de secteurs d'avant-garde (ou qui du moins s'imaginent tels), qui ont fini par attribuer à la discipline une sorte de vice de fabrication congénital¹⁰. On a ressorti des placards, pour l'occasion, de bonnes vieilles critiques de la psychanalyse élaborées précisément dans les années 1970, dans le sillage des grands systèmes de Bourdieu, de Foucault et de Deleuze et Guattari¹¹.

Une partie des psychanalystes, sans doute découragée par l'atonie de notre milieu, a cru trouver son salut dans la reprise de ces discours, comme si on pouvait faire l'économie de la reconstruction d'un authentique discours psychanalytique en se contentant de lui ajouter, voire de lui substituer, le vocabulaire des grandes pensées critiques du siècle dernier :

8. Nous avons été particulièrement impressionnées de l'absence de quelque référence que ce soit à la psychanalyse dans le cadre de l'exposition *Persona. Étrangement humain*, organisée en 2016 au musée du Quai Branly par deux figures importantes et passionnantes de l'anthropologie contemporaine post-lévi-straussienne, Emmanuel Grimaud et Anne-Christine Taylor, exposition dont l'objet était pourtant de saisir les diverses manières que les êtres humains ont eues de repérer de la personnalité là où on ne l'aurait pas attendue : il semblait donc qu'il était devenu plus facile de se sentir proche d'une poupée vaudoue que d'un divan de psychanalyste...

9. Nous pensons ici en particulier à la figure d'Isabelle Stengers, notamment *La Volonté de faire science*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/Seuil, 1992.

10. On peut penser au livre de Didier Éribon, *Échapper à la psychanalyse*, Paris, Léo Scheer, 2005.

11. Évoquons un classique du genre, le livre de Robert Castel, *Le Psychanalyste. L'ordre psychanalytique et le pouvoir*, Paris, Maspero, 1973.

« pouvoir », « minoritaire », « queer », « décolonial », « domination », « genre ». Ces mots de passe, devenus des mots d'ordre, servent trop souvent à endormir l'exigence de reconstruction que les textes et les mobilisations associées à la contestation de l'ordre social adressent à la psychanalyse, c'est-à-dire à l'héritage freudien – et même, pour ce qui nous concerne, à l'héritage freudo-lacanien. Pour cela, le travail critique, purement négatif, qui se contente de mettre en évidence les angles morts et les points aveugles de la tradition psychanalytique, ne suffit pas ; il faut aussi s'engager dans une entreprise positive. Déconstruire la psychanalyse, faire apparaître l'impensé hétéropatriarcal, colonial, bourgeois, éventuellement même homophobe ou raciste de la psychanalyse, c'est bien. Mais ça ne servira à rien si on n'est pas capable de proposer des pratiques alternatives qui intègrent ces mises en question en vue de changer la manière de faire avec les patient·es au quotidien. Car les personnes en souffrance seront alors prises dans une triste alternative : *soit* elles se tourneront vers d'autres thérapeutiques, d'autres pratiques d'écoute et d'accompagnement, qui non seulement, à notre humble avis, ne valent guère mieux au regard de leur potentiel d'émancipation, mais qui surtout n'ont plus rien à voir avec l'inconscient (nous pensons ici par exemple aux thérapies comportementalistes, médicamenteuses, etc.) ; *soit* elles iront vers des psychanalystes qui, quelle que soit leur bonne volonté, continueront à faire au quotidien ce qu'elles ont l'habitude de faire, et si cette habitude est effectivement travaillée par ces impensés critiquables, ceux-ci continueront à peser sur la vie des analystes et des personnes qui viennent leur parler. Si la théorie en général sert à quelque chose, c'est bien à accompagner un changement de pratique. Il faut donc dire fermement : *une autre psychanalyse est possible* – et dire laquelle. Pour notre part, nous avons tranché : ça sera la *psychanalyse sororale*.

Non qu'il faille éviter absolument d'utiliser les termes clés ou les textes majeurs des grandes pensées critiques du xx^e siècle – nous-même, nous ne nous en priverons pas dans ce livre ! Nous

pensons même que le geste que nous accomplissons ici est la répétition de celui que firent, en leur temps, Deleuze et Guattari : notre *psychanalyse sororale* est une *schizo-analyse* qui aurait cessé de renier sa pleine inscription dans le champ de la psychanalyse (ainsi que sa continuité profonde avec le structuralisme, y compris lacanien¹²). Mais précisément, nous pensons que, d'une manière générale, ces références illustres ne peuvent pas tenir lieu de théorie psychanalytique. Pour une raison simple : le but d'une théorie psychanalytique est de guider la pratique. Or quelle que soit leur compréhension plus ou moins profonde de la découverte freudienne (très faible de la part de Bourdieu, très grande de la part de Deleuze et Guattari, et variable chez Foucault ou Derrida par exemple), ces entreprises avaient d'autres objectifs que d'aider des personnes engagées dans un processus analytique (qu'il s'agisse des psychanalystes elles-mêmes ou des patient-es, qui elles aussi après tout pratiquent la psychanalyse) à mieux se repérer dans ce qu'elles font. Ces pensées ne peuvent donc pas se substituer au discours psychanalytique, sinon au risque de nous faire perdre tout contact avec *ce qu'on fait*. Et il n'est pas faux de dire qu'à force de croire qu'on peut se contenter d'un discours historique, philosophique, sociologique, critique, politique, on finit par ne plus faire de psychanalyse, mais bien de l'« idéologie », au sens assez précis où l'idéologie consiste à raccorder un aspect de la vie humaine qui a ses particularités, ses singularités, ses idiosyncrasies, à un ensemble de généralités toutes faites sur lesquelles on peut certes se mettre d'accord, mais parce qu'on remise nos différences. Or la psychanalyse est et restera l'élément du singulier, et non pas l'élément des généralités. Ces dernières

12. Sur ce dernier point, voir Patrice Maniglier, *La Vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*, Paris, Léo Scheer, 2006 (notamment la conclusion), ainsi que *La philosophie qui se fait*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2019 (en particulier le chapitre 3, « Retour vers la structure »). Deleuze et Guattari eux-mêmes n'ont cessé de dire qu'ils avaient voulu aider Lacan *schizophréniquement*. Gilles Deleuze, *Pourparlers*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 25. Nous avons, quant à nous, essayé d'aider ces trois messieurs *sororalement*.

n'y ont de sens qu'à nous rendre plus sensibles aux premières. Ne l'oublions pas : la voie de gauche n'est pas tracée d'avance, elle est sinueuse, elle est risquée, elle est improbable. Mais elle est autrement plus excitante ! La joie de penser étant sans doute une des plus grandes qui soient, la voie de gauche est aussi la voie de la joie.

Qu'aujourd'hui, donc, un certain nombre d'analystes ressentent la nécessité de remettre sur chantier la théorie analytique à la lumière des luttes sociales et culturelles, est une bonne nouvelle : cela montre qu'en effet une autre psychanalyse est possible, et qu'elle est en train de se faire. Nous souhaitons simplement contribuer à cette joyeuse entreprise collective, en espérant que beaucoup de lectrices et de lecteurs se joindront à la fête.